

Compte-rendu

Fiéloux M., Lombard J. & Kambou-Ferrand J.M. (Eds.)
Images d'Afrique et Sciences sociales. Les pays lobi, birifor et dagara
Paris, Karthala-ORSTOM, 1993, 567 p., bibliogr., ill.

Cet ouvrage est un pavé lancé dans la mare de ceux qui refusent d'admettre que l'image – sous ses différentes formes – est devenue à la fois un outil nécessaire et un objet incontournable pour les chercheurs en sciences sociales, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. Ce magnifique recueil, abondamment illustré, peut être parcouru de deux façons selon que l'on choisit de l'aborder par son versant images ou par son versant textes.

Lors d'une première lecture, j'avais choisi de partir à la découverte du pays lobi – une société dont j'ignorais pratiquement tout – en acceptant cette invitation au voyage que constitue l'ensemble des images présentées dans ce livre. En passant ainsi d'une image à l'autre, puis d'une image à un texte et inversement, au fil d'un parcours aussi instructif que plaisant (oui,

le plaisir comme attribut du savoir !), s'est révélée progressivement, à petites touches, une société de paysans-guerriers, libertaires sans État, s'opposant jusqu'à la mort à l'imposition par la force de l'ordre colonial, créateurs d'une culture d'une exceptionnelle densité qui résiste mal aux coups de boutoir de la modernité.

À l'occasion d'une deuxième lecture, plus systématique, je me suis intéressé davantage aux rapports entre l'image et l'écrit dans un livre qui se présente comme le résultat d'un ambitieux projet visant à réunir tous les chercheurs ayant travaillé dans le domaine des sciences sociales sur le « pays lobi »¹.

Or si l'on peut juger du succès de l'entreprise au vu de son produit, il n'en reste pas moins que nous n'avons qu'une représentation incomplète de ce qui a

pu se passer lors du colloque qui s'est tenu à Ouagadougou du 10 au 15 décembre 90. Je dis « représentation incomplète » parce que nous ne pouvons qu'imaginer l'effervescence engendrée par la rencontre de 150 participants originaires du Burkina-Faso (notamment du pays lobi), de Côte d'Ivoire et de différents pays européens, parce que nous ne verrons pas les quatorze films présentés (cf. la filmographie p. 498), ni la totalité des documents visuels ayant fait l'objet d'une exposition du fait des limites techniques imposées par le support papier. Dans un avenir proche, grâce au formidable bond technologique que constitue dans le

1. Cette appellation « sortie tout droit du glossaire colonial » pour reprendre la formule employée par J.-M. Kambou-Ferrand dans la conclusion (pp. 542-544), fait référence à divers groupes ethniques – occupant le Sud-Ouest du Burkina-Faso et les régions limitrophes de la Côte d'Ivoire et du Ghana – qui ont en commun un ensemble de pratiques culturelles.

domaine de la communication des images la révolution digitale en cours, on peut espérer que les images fixes et animées présentées à l'occasion d'un tel colloque seront enregistrées sur un support multimédia (disque CD rom) auquel on aura accès avec un simple micro-ordinateur.

Quant aux images offertes à notre contemplation dans ce livre, il faut dire d'emblée qu'elles sont nombreuses, reproduites avec soin et de différents types : des cartes, plans, croquis, relevés, dessins (notamment dessins d'enfants), une aquarelle, et surtout un grand nombre de photographies (environ 300), en noir et blanc essentiellement, dont les plus anciennes remontent au début du siècle tandis que les plus récentes n'ont que quelques années.

Il faut préciser que ces images ont été réalisées – sauf exception sur lesquelles je reviendrai – par des personnes (voyageurs, missionnaires, administrateurs coloniaux, journalistes, chercheurs, cinéastes...) qui ont en commun la caractéristique d'être étrangères à cette société. C'est donc surtout d'un

regard occidental sur l'Autre dont il s'agit, d'une vision élaborée (en tout cas pour les clichés photographiques les plus anciens) à partir de la représentation stéréotypée d'une société archaïque et violente. Ces images – comme nous le rappellent à juste titre M. Fiéloux et J. Lombard dans leur introduction (p. 16) – « ne sont jamais fortuites, comme d'innocentes copies d'une réalité extérieure, intangible, mais sont toujours le résultat d'un choix, conscient ou inconscient, d'une organisation particulière du réel, pour celui qui les fabrique comme pour celui qui les voit. »

Une proposition qui, appliquée à l'architecture de cet ouvrage, permet de mettre en évidence ce que j'appellerai une domination de l'écrit par rapport à l'image, malgré tout le soin apporté par les auteurs à la mise en page et au choix des documents iconographiques « selon leur qualité propre, au plan technique et esthétique, leur intérêt, soit comme témoignage, soit pour leur signification. » (p. 17) En définitive, j'ai le sentiment d'une cote mal taillée qui n'est probablement

pas sans rapport avec le double objectif que s'étaient assignés les organisateurs du colloque, à savoir établir un état des recherches sur la société lobi (*cf.* la copieuse bibliographie, pp. 547-563), mais aussi débattre de la place de l'image dans le processus de recherche.

En premier lieu, cette domination du texte sur les images est évidente dans le découpage par thèmes – d'une facture très classique – qui organise les résultats de ce colloque pluri-disciplinaire en sept parties : 1. Histoire, peuplement, guerre ; 2. Espace, habitat, culture matérielle ; 3. Éco-système, économie, marché ; 4. L'invention du monde (avec la description et l'analyse de divers rites d'initiation) ; 5. La mort et les ancêtres ; 6. La musique ; 7. Le regard des voyageurs – qui constitue en partie un ajout par rapport au colloque avec des extraits du journal de voyage de A. Heim (1934) et des carnets du juge J. Suyeux (1954-1956)².

2. Suyeux J., *Monsieur le juge à Boroum-Boroum*, Paris, La Table Ronde, 1958.

Mais une analyse plus détaillée est nécessaire pour comprendre toute la complexité et l'ambiguïté des rapports entre l'écrit et l'image. Pour ce faire, cet ensemble de textes et d'images peut être examiné à partir de la distinction faite entre ces trois grandes fonctions dévolues aux documents visuels : illustration, outil, objet.

Par *image-illustration*, j'entends une utilisation de l'image à la limite purement décorative de telle sorte que son absence ne changerait rien au propos qui nous est tenu. Dans ce cas, on peut parler aussi d'*image-accessoire* ou d'*image-servante* avec laquelle l'écrit entretiendrait des rapports de nature ancillaire.

Dans cette catégorie, je rangerai des travaux qui relèvent de disciplines aussi diverses que la linguistique (G. Miehe), la musicologie (Kambou-Ferrand & Kambou), l'anthropologie sociale (Bonnafé), l'économie (Boutillier), etc. Je précise d'emblée, afin d'éviter tout malentendu, qu'il ne s'agit pas ici de discuter de la pertinence de l'usage de l'image par telle

ou telle discipline, mais plutôt du bien-fondé d'une démarche visant à illustrer des textes conçus sans avoir recours à l'image.

En effet, il apparaît au terme d'une analyse du corpus iconographique qu'un certain nombre de participants au colloque n'ont pas joué le jeu selon les règles proposées par les organisateurs, à savoir que « chacun devait préciser, dans sa communication, le rôle donné à l'image dans son propre travail en s'appuyant sur la présentation d'un document audio-visuel (diaporama, vidéo, films). »

Confrontés à ce « manque » iconographique, les maîtres d'œuvre de cet ouvrage ont choisi d'insérer des clichés dont le rapport avec l'écrit est de l'ordre du placage : ainsi de l'article – par ailleurs fort intéressant – de P. Bonnafé sur la division de la société lobi en « gens libres » et « descendants de captifs », illustré de la photographie d'une figurine qui nous est livrée pratiquement sans aucun commentaire descriptif et de cinq clichés empruntés à la collection Labouret (pp.130-

131) dont le rapport avec le texte est laissé dans le vague.

On peut se demander si cette utilisation « accessoire » de l'image photographique n'était pas superflue dans le cas d'un certain nombre de textes élaborés sans référence à l'image et s'il n'aurait pas mieux valu *ne pas* les illustrer, ce qui aurait eu pour effet non seulement d'éviter de fâcheuses imprécisions mais aussi de mettre en valeur les travaux pour lesquels l'utilisation de l'image était de l'ordre du *nécessaire*.

Le rôle de l'*image en tant qu'outil* est bien mis en évidence par plusieurs auteur(e)s qui ont utilisé dès le départ l'image soit comme un des éléments de leur méthode d'enquête, soit comme un instrument privilégié de la collecte d'informations.

Dans cette catégorie, il nous faut ranger tous les travaux concernés par l'étude d'un aspect ou l'autre de la culture matérielle lobi : l'étude de pièces archéologiques (Millogo), la poterie (Schneider), des activités techniques comme la construction d'un haut-four-

neau (Weingarten) ou l'extraction de l'or (Schneider), le fonctionnement d'un balafon (Branger), la description d'objets et de monuments sacrés (Bognolo, Hien, Antongini & Spini, Somé...), la distribution spatiale de l'habitat (Somé) – avec une mention spéciale au remarquable travail ethnographique de Antongini & Spini (une anthropologue et un architecte) sur la maison lobi (pp. 142-157) qui, associé à des documents iconographiques (photographies, plans et coupes qui nous donnent à voir la structure même du bâti) d'une excellente qualité technique, allie parfaitement savoir ethnographique et plaisir esthétique. Des mêmes auteurs, signalons aussi le travail sur « les gens de l'hippopotame » (pp. 346-359) dont est extraite la très belle photo en couleurs de la couverture³.

Cette instrumentalisation de l'image donne lieu à d'intéressantes discussions d'ordre méthodologique par différents praticiens : ainsi M. Fiéloux & J. Lombard (pp. 422-439) proposent un texte où s'entremêlent la description d'un film sur les funérailles d'une personnalité

du pays lobi, l'analyse du rituel, et des indications sur la manière dont ce film a été construit. Il nous est dit notamment que si le montage a privilégié l'élaboration d'un « sens » ethnographique – résultant d'une rigoureuse analyse scientifique – une place a été faite à cette part d'imaginaire contenue dans l'image de telle sorte que le film (p. 423) « ne transcrit pas une “réalité” mais cherche plutôt à se laisser porter par un récit, un mouvement, des émotions, des rêves... » En quelques mots, tout est dit d'un choix méthodologique courageux qui accepte d'inclure un peu de cet irréductible désordre propre à l'image dans la mise en ordre savante du monde, à partir d'une épistémologie que je qualifierai d'ouverte sur l'incertitude et la complexité.

Dans le même ordre d'idées, un géographe (D. Dory) nous propose une analyse passionnante des représentations cartographiques du pays lobi et de leur évolution dans le temps. L'accent mis ici (p. 25) sur la « nécessité impérieuse de dévoiler les méthodes, présupposés et critères mis en œuvre

dans la construction de telles cartes afin de les rendre accessibles à l'indispensable critique scientifique... » acquiert une portée plus générale si on remplace le mot carte par celui d'image.

Je citerai aussi comme exemple d'instrumentalisation de l'image l'utilisation de l'outil vidéographique dans l'étude de l'apprentissage comportemental des enfants lobi (E. Goody : pp. 482-491). Il s'agit là d'un usage courant de la vidéo par des disciplines (éthologie, psychologie sociale, psychologie expérimentale, science de la communication,...) concernées au premier chef par l'étude des comportements ; mais la médiocrité des représentations photographiques enlève beaucoup de son acuité au texte. Ici encore, la révolution digitale, en permettant de passer d'une image vidéo à une image photo – et inversement – sans déperdition majeure de qualité,

3. Ce sont eux qui font remarquer que : « une photographie faite avec un temps de pose élevé dans un sanctuaire très sombre qui ne peut recevoir d'aveuglantes lumières révèle des objets divers et des statues que l'œil n'était pas en mesure de déceler. » Merveilleuse photographie !

constitue une étape capitale dans le développement de l'utilisation des images en sciences sociales. Une évolution inéluctable qui n'ira pas sans poser d'épineux problèmes éthiques et juridiques (mais à qui donc appartiennent les images... ?).

À ce sujet, je ne peux que regretter l'absence d'une réflexion éthique sur l'utilisation de l'image notamment photographique : car même si les chercheurs contemporains n'en sont plus, comme Labouret, à faire poser autoritairement leurs sujets, il n'en reste pas moins que, par exemple, l'usage d'un appareil photo par M. Dieu (369-376) au cours d'un rituel d'initiation auquel il participait – rituel dont il est strictement interdit de parler à des non initiés – me paraît une manière éthiquement discutable de tourner l'interdit sur la parole dans la mesure où la circulation des photos paraît incontrôlable.

Dans le traitement de *l'image en tant qu'objet de l'analyse scientifique*, les historiens semblent avoir une longueur d'avance sur les chercheurs des autres sciences

sociales (cf. le compte-rendu du colloque « Images et colonies » dans le numéro 1 de *Xoana*), ce que tendrait à confirmer l'excellent article de J.-M. Kambou-Ferrand (pp. 75-99) qui porte à notre connaissance un épisode peu connu de la conquête coloniale en utilisant comme sources historiques des photographies d'époque et des textes tirés des archives coloniales. S'appuyant sur le riche corpus constitué par l'exceptionnelle collection de clichés photographiques dues à H. Labouret, l'administrateur colonial chargé de réaliser la « pacification du pays lobi », elle commence par évoquer les « contrariétés » liées à l'analyse d'un objet qui « ne livre qu'une part du réel, choisie par l'auteur en fonction de ses objectifs. »

Et quel auteur, puisqu'il s'agit de celui qui devait devenir, en une dizaine d'années (1914-1924) le véritable conquérant du « pays lobi » (c'est à lui que nous devons cette formule), au moyen de méthodes de répression d'une brutalité inouïe⁴, tout en recueillant des données d'ordre ethnographique sur ces popula-

tions. Cet hybride monstrueux (au sens étymologique du terme) entre la raison technocratique, le pouvoir politique et la pulsion épistémologique est devenu ensuite un chercheur très influent dans la recherche africaniste jusque dans les années soixante.

En bref, ce texte ne révèle pas seulement un chapitre de l'histoire coloniale, il constitue également un rappel des conditions dans lesquelles la recherche dite « africaniste » a vu le jour et permet de mieux comprendre l'ambivalence des rapports qu'elle entretient jusqu'à présent avec le Pouvoir⁵.

Sur cette question des usages de la violence à l'intérieur même de la société lobi (qui n'est pas sans rappeler ce que l'on peut observer chez certains

4. À noter le contraste entre la description méticuleuse des méthodes employées pour massacrer les insoumis et la relative imprécision des résultats de leur application (falsification du décompte des victimes).

5. Mais l'analyse scientifique n'épuise pas la multiplicité des significations présentes dans ces clichés photographiques et le regard oblique du voyeur contemporain déchiffre sans peine la nature mythique de cet impitoyable administrateur dans son appétit d'ogre pour les jeunes filles à peine nubiles (cf. pp. 78 et 130).

peuples amérindiens de l'aire amazonienne⁶), M. Fiéloux et P. Bonnafé (pp. 101-115) apportent un éclairage complémentaire dans un texte passionnant où les images photographiques présentées ne font malheureusement pas l'objet d'une analyse en profondeur et sont utilisées seulement comme illustrations. Or parmi les clichés extraits d'une collection de photos rassemblée en quelques jours par A. Heim – un géologue suisse de passage en « pays lobi » en l'an 1934 (cf. des extraits de son journal de voyage, pp. 508-513) – ceux réalisés à l'occasion des funérailles d'un guerrier accompli donnent de précieuses indications sur les tactiques employées lors des batailles entre clans ou entre villages⁷.

Enfin, une mention spéciale à M. Cros (295-309) qui propose une analyse de dessins réalisés sur sa demande par des enfants lobi autour de thèmes au choix : « la maladie chez les lobi » et « un fou au village ». Il s'agit du seul exemple qui nous soit donné d'images produites par les autochtones eux-mêmes⁸. Mais en privilégiant

une analyse centrée sur les itinéraires thérapeutiques, l'auteur se livre à une lecture à sens unique de ces images en nous privant d'une analyse formelle (la disposition dans l'espace des personnages, leurs attributs, etc.) qui aurait pu nous en apprendre beaucoup sur l'existence ou non d'une façon lobi de se représenter graphiquement.

Pour terminer, je ramasserai l'essentiel de mes remarques concernant cet ouvrage en trois points :

1. La photographie, comme le vin, se bonifie en vieillissant et participe alors au réenchantelement du monde en tant que parcelle de temps dérobée (temporairement) au néant par l'ingéniosité humaine. Cela dit, de nombreuses questions me viennent encore à l'esprit concernant les albums photographiques de Labouret et Heim : les négatifs ont-ils été conservés ? Les chercheurs ont-ils pu en faire usage ? Ont-ils pu avoir accès librement à la totalité des clichés ? Qu'en est-il du devenir de ces collections inestimables... ?

2. Le rapport de l'écrit à l'image ne va pas de soi : il est problématique, embrouillé, tendu voire conflictuel tant les « intérêts » de l'un et de l'autre peuvent diverger. Dans le cas du discours scientifique, il se complique d'une méfiance généralisée vis-à-vis de l'image considérée un peu comme la folle du logis scientifique, un élément de désordre qu'il est nécessaire de surveiller de près du fait de ses accointances singulières avec la Beauté et le Plaisir...

3. Cette expérience mériterait d'être renouvelée et étendue petit à petit à l'ensemble du continent africain en accordant, à mon avis, une plus

6. Cf. la récente parution d'un ouvrage sur les Jivaros (Descola Ph., *Les Lances du crépuscule*, Paris, Plon, 1993) et les nombreux documents visuels existant sur les Yanomami.

7. Gestes, postures, alignements des combattants évoquent les tactiques de combat employées par les autochtones de Nouvelle-Guinée Papouasie, sur lesquelles existe une abondante documentation filmique. Car les images en appellent d'autres selon un processus rapide, nerveux fait d'associations en chaîne qui entre en concurrence avec l'écrit, lourd et lent.

8. À l'exception peut-être des photos tirées de l'album personnel d'un informateur et insérées dans leur film par Fiéloux & Lombard (cf. p. 439, la reproduction d'un portrait de Binduté Da) sans que l'on connaisse l'identité de leurs auteurs : photographe lobi ? africain ? européen ?...

grande autonomie à l'image qui devrait logiquement occuper la place principale par rapport à l'écrit⁹. Car il faudra bien que les chercheurs en sciences sociales qui ont l'Afrique pour terrain se déci-

dent à constituer des corpus iconographiques (images fixes et animées) du temps passé et à se mettre au travail sur les images produites et consommées actuellement par les autochtones eux-mêmes (la

photographie, la télévision, la vidéo, etc.).

J.F. Werner

9. À ce propos, je suggère – au cas où une réédition s'impose – qu'il soit ajouté un index des clichés par auteur de façon à permettre au lecteur de jeter un coup d'œil d'ensemble sur chaque collection.